

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LA

SEMAINE RELIGIEUSE

DE QUÉBEC

SOMMAIRE

La modernité de Bossuet, 647. — Chronique, 651. — Le blasphème, 653. — Page inédite de l'histoire de Charlesbourg, 657. — Saint-Samuel, 659. — Nécrologie, 661. — Bibliographie, 661. — Calendrier, 662. — Memento hebdomadaire, 662.

La modernité de Bossuet.

M. Brunetière vient de faire deux conférences retentissantes : l'une à Rome, l'autre à Besançon.

A Rome, au palais de la Chancellerie, devant un auditoire de princes de l'Eglise, M. Brunetière a parlé de la modernité de Bossuet. Interrogé quelques jours avant par un ami, sur la manière dont il considérerait le " gallicanisme de Bossuet. " M. Brunetière avait répondu qu'il en pensait exactement ce qu'on en pense à Rome, mais qu'il n'avait pas à en parler, car, à ses yeux, ce gallicanisme était ce qu'il y a de moins " moderne " en Bossuet qui, certainement, n'aurait plus aujourd'hui, sur ce sujet, les idées qu'il pouvait avoir au XVII^e siècle.

Présenté à son illustre auditoire par le cardinal Mathieu, M. Brunetière est immédiatement entré au cœur de son sujet, et

après avoir montré Bossuet tout moderne par les qualités de son génie oratoire, il a montré par une dialectique saisissante que Bossuet est surtout moderne parce qu'il répond admirablement bien aux objections des âmes troublées aujourd'hui par le besoin de croire, et qui hésitent à franchir cette double étape : l'acceptation du christianisme que repoussent les positivistes, l'acceptation du catholicisme que ne connaissent point les chrétiens dissidents. Après avoir entendu M. Brunetière, tout esprit droit ne peut plus douter que le génie de Bossuet ne puisse fournir aux âmes de nos contemporains les solutions précises, rigoureuses aux plus redoutables problèmes. Et Bossuet est encore moderne par l'objet de ses préoccupations les plus constantes. Toute sa vie, comme Léon XIII, il a travaillé sans découragement à la réconciliation des Eglises dissidentes avec l'Eglise romaine, puis, avec une force extrême, il a défendu le dogme de la Providence contre le fatalisme, déiste ou panthéiste qu'il semblait prévoir.

Quelques jours après son retour de Rome, M. Brunetière parlait encore de Bossuet à Besançon. Cette fois, dans une séance de la Société Saint-Thomas d'Aquin, il examinait en toute conscience cette question qui peut être regardée comme le corollaire du précédent sujet : *Qu'apprenons-nous à l'école de Bossuet ?* Il y trouvait trois réponses : 1o Nous y trouvons l'amour du style simple, l'horreur du dilettantisme, de la théorie de l'art pour l'art ; 2o la droiture d'esprit qui entre dans le vif des questions en repoussant toute subtilité ; 3o la distinction parfaite entre les vérités de l'ordre naturel que la raison humaine peut atteindre, et les vérités de l'ordre surnaturel que seule la révélation peut nous apprendre.

“ A cette dernière partie, nous empruntons une page admirable :

“ La première chose que le Père éternel exige de nous quand il nous ordonne de parler de son Fils, c'est qu'il faut s'en rapporter à ceux qui l'ont vu et s'en tenir à sa parole. Supposons cette chose connue de tous, nous y voyons que l'homme peut parvenir à la vérité par deux manières différentes. ”

Voilà bien cette distinction nécessaire et fondamentale dont je vous parlais tout à l'heure.

Il y a une vérité que nous découvrons avec la seule ressource de nos lumières ; il y a une vérité que nous croyons par l'autorité

humaine de ceux qui nous la transmettent ; il y a une vérité d'une essence supérieure et plus haute dont nous n'avons d'autre garantie que la révélation qui nous en est donnée.

Il y a les vérités qui se définissent et se jugent par conformité avec leur objet, les vérités mathématiques par exemple ; il y a d'autres vérités qui se définissent et se jugent par l'accord qu'elles soutiennent entre elles, par leur cohésion, par le système qu'elles forment, telles sont les hypothèses de l'ordre astronomique et de l'ordre zoologique ; il y a les vérités qui se définissent et se jugent par leurs conséquences, ce sont les vérités de l'ordre politique et de l'ordre social ; enfin il y a les vérités comme celles que Bossuet nous enseigne, qui se définissent et se jugent par l'autorité de celui qui nous les a révélées.

Il peut y avoir contradiction apparente entre les vérités d'ordre révélé et les vérités humaines.

La doctrine du libre arbitre semble ne pouvoir se concilier avec la prescience de la Providence de Dieu. Bossuet s'en aperçoit ; il examine les moyens de concilier ces deux vérités et les trouve insuffisants ; il ne rejette pourtant ni l'une ni l'autre.

“ Serrons fortement, dit-il, les deux bouts de cette chaîne, quoi que nous ne voyions pas les anneaux qui les joignent. ”

Bossuet a d'autant plus raison que la grande erreur contemporaine, l'erreur qui nous fait encore aujourd'hui le plus de mal et qui n'a pas fini de nous en faire, c'est la conviction, à la base de tous nos raisonnements, que nous serions capables, à nous seuls, d'atteindre la vérité tout entière. C'est là une grande erreur.

Il faut prendre notre parti de savoir qu'il y a des vérités que nous n'atteindrons jamais.

Pascal a dit : “ Il faut croire où il faut, il faut douter où il faut. ”

Il y a des vérités dont nous soupçonnons l'existence, mais dont la clarté n'est pas réservée à ce monde. Nous sommes environnés d'obscurités et de mystères ; nous avons besoin d'être guidés par une main plus forte que la nôtre. Les mœurs nous prouvent la foi, et la foi nous prouve les mœurs, ou plus précisément, elles sont inséparables les unes des autres.

Si on se limite au peu de pénétration et de perspicacité naturelle qui nous a été donnée, si on méconnaît la nécessité d'une autorité supérieure qui nous guide, ce n'est pas seulement la

religion, c'est toute morale et en même temps toute la société qui s'en va."

Peu après, en répondant aux remerciements que lui adressait le président de la Société Saint-Thomas d'Aquin pour cette belle conférence, M. Brunetière a prononcé ces paroles émues et décisives :

" En réalité, je ne croyais pas avoir tant fait en m'attaquant aux ennemis que vous venez d'énumérer. J'ai fait d'abord ce que me dictait ma conscience, par philosophie, comme un homme qui comprend les choses de son temps.

J'ai vu qu'il existait une certaine école dont les adeptes avaient la rage de se mettre toujours en scène et de ne parler d'autre chose qu'à propos d'eux-mêmes. Et ce que je ressentis d'abord, c'était un moment de mauvaise humeur, qui répondait, je le compris plus tard, à des choses plus claires et plus certaines.

Cet individualisme avait plus que des conséquences littéraires; c'était une sorte de dissolvant moral, un agent de dislocation des idées traditionnelles sur lesquelles la France avait vécu jusqu'alors.

Alors je me suis élevé plus haut. J'ai vu que c'était un devoir pour moi de ne pas me retirer dans la tour d'ivoire au moment du combat. Et petit à petit, parmi tout ce que j'apprenais à l'école de Bossuet, j'ai appris ce qu'était le catholicisme. J'ai su qu'il brisait de toute manière l'indifférentisme et qu'il minait l'internationalisme, dont vous nous parliez tout à l'heure. Et, indépendamment de toute idée personnelle, il me suffisait pour me déclarer catholique de voir que le catholicisme et la grandeur de la France étaient deux choses inféodées l'une à l'autre.

Et depuis, plus j'ai étudié, plus j'ai vu, plus j'ai vécu, plus j'ai franchi les épreuves si nombreuses du temps présent, et plus je me suis dit catholique, avec plus d'autorité et plus de conviction que jamais.

Et je me félicite que j'aie commencé cette évolution il y a quatre ans, à Besançon, et que le terme de cette évolution, ce soit encore à Besançon que je l'affirme."

" Et tandis que l'Archevêque de Besançon remerciait M. Brunetière d'avoir rendu la jeunesse présente témoin d'un acte de foi si complet et si sincère, cette jeunesse faisait à Monsieur Brunetière, au disciple de Bossuet, une enthousiaste ovation."

Chronique.

La cérémonie de canonisation du bienheureux Jean-Baptiste de la Salle a eu lieu le 24 mai dernier. Une foule immense était présente à Saint-Pierre du Vatican, au sein de laquelle on distinguait les Frères des Ecoles chrétiennes, avec des légions d'élèves.

Nous profitons de l'occasion, pour rappeler à grands traits la vie du Bienheureux, dont la famille religieuse répandue dans le monde entier fait un si grand bien.

Dès le berceau, Jean-Baptiste de la Salle manifeste ce qu'il sera plus tard. Il suffit alors de lui montrer le crucifix pour sécher ses larmes et les transformer en gracieux sourires.

Et la vue de son visage fait penser à ces esprits célestes qui, pour un instant, ont pris un corps mortel.

Son âme était le foyer d'une lumière qui transparaissait à travers ses yeux et sur tous ses traits.

C'est l'impression qu'il laisse partout où il passe dans ces brillants salons de Reims d'où, tout enfant, il s'échappait furtivement pour lire la *Vie des Saints*; au séminaire de Saint-Sulpice où son départ laisse tout le monde désolé; dans le canonat de Reims dont il se dépouilla plus tard, et parmi ces chanoines qui reconnaissent en lui, malgré son jeune âge, un homme supérieur.

Plein d'intelligence (car il obtint les grades de licencié et de docteur en théologie,) riche des dons du cœur, de la fortune et de la grâce, non moins que des promesses d'un brillant avenir, il ne rêve pourtant que sacrifices, il ne veut que le salut des âmes, surtout des humbles.

La Providence l'y prépare à son insu et l'achemine doucement vers l'apostolat des enfants du peuple.

C'est le 24 juin 1680 que la petite communauté commença à fonctionner, sous la haute direction de M. de la Salle, qui plus tard la reçut dans son splendide hôtel.

Comme toutes celles qui ont Dieu pour auteur, et sont destinées à faire beaucoup de bien, la nouvelle Œuvre se heurte dès les débuts, et longtemps encore, aux plus vives résistances.

Mais avec son habituelle sérénité, il répétait alors sa grande parole : " Tant mieux ! Dieu soit béni ! "

Très dur pour lui-même, voyageant à pied et par tous les temps, exténué de jeûnes et de macérations, éprouvé par des maladies que l'inexpérience des soins qu'on lui prodiguait rendait parfois cruelles, il répondait au conseil d'aller respirer l'air du pays pour se refaire : "L'air natal du Frère des Ecoles chrétiennes, c'est le paradis."

Enfin, il mourut en 1719, comme les Saints.

Nous avons signalé dernièrement le mouvement des pèlerinages à Rome à l'occasion du Jubilé. Les pèlerinages à Paray-le-Monial, qui viennent de commencer, pour continuer jusqu'en octobre prochain, s'annoncent également comme devant être très nombreux.

Le Canada répondant aux invitations de ses évêques, sera représenté le 22 juin, fête du Sacré-Cœur, par une belle caravane de prêtres et de laïques. On n'a pas lieu de s'en étonner, quand on sait que notre pays a été l'un des premiers à tenir en honneur le culte du Sacré-Cœur de Jésus.

Les Etats-Unis viennent avec Mgr Corrigan, archevêque de New-York ; le Mexique avec Mgr Montes de Oca, évêque de Saint-Louis Potosi ; le Brésil avec l'archevêque de Bahir ; la colonie brésilienne de Paris portera une riche bannière brodée par Madame le comtesse d'Eu. A côté de la République Argentine, de l'Uruguay, du Pérou, du Chili, on verra l'Equateur avec la bannière de Garcia Moreno, portée par sa pieuse famille. L'Egypte promet des Coptes, la Syrie des Maronites et des Grecs Melchites. Maurice et Bourbon enverront des représentants de leurs lointains rivages.

Toutes les nations de l'Europe ont annoncé leur pèlerinage. La Belgique en prépare deux ou trois, dont l'un aura à sa tête le cardinal Gossens, et un autre Mgr Doutreloux, évêque de Liège.

La Hollande a envoyé, le 14 mai, un premier contingent de 300 pèlerins.

L'Espagne suivra l'évêque de Vitoria, qui donne le signal avec 300 de ses diocésains.

Posen est allé en mai avec Mgr Likowski ; la Suisse en mai et en juin ; l'Alsace et la Lorraine iront en juin et en septembre, Rome en juin, avec Mgr Radini Tedeschi. La plupart des diocèses

de France ont fixé leur date. Dans plusieurs, c'est par milliers que les pèlerins s'annoncent.

Le 12 juin aura lieu le pèlerinage du Congrès international des Œuvres Catholiques, autour duquel se grouperont un grand nombre d'œuvres et associations. Ce sera *la journée des œuvres*. Prédicateur : Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier.

Le 22 juin, fête du Sacré-Cœur, sera *la journée des nations*. Réunies sous la présidence de S. E. le cardinal Perraud, elles renouvelleront la grande consécration qu'elles ont faite l'an dernier au Sacré-Cœur. On y verra des zouaves pontificaux avec le général de Charette, autour de la bannière ensanglantée à Patay. Prédicateur : R. P. Coubé.

Le 26 juin, pèlerinage de l'Apostolat de la Prière, pour tous les groupes de France et de l'étranger.

Le 29 juin, fête des saints Apôtres Pierre et Paul, clôturera le mois du Sacré-Cœur par une immense supplication pour le triomphe de l'Eglise et de la Papauté.

Le 21 septembre, pèlerinages des institutrices.

Le 17 octobre, fête de la bienheureuse Marguerite-Marie, verra la glorification de l'illustre vierge française qui a si bien mérité de toute l'humanité. Cette journée, qui aura un grand éclat, sera présidée par S. E. le cardinal d'Autun, et précédée d'un triduum solennel. Prédicateur : Mgr Touchet, évêque d'Orléans.

26 mai 1900.

LE BLASPHEME

Chanoine J. M. A.

(Suite)

20 COMMENT LES BLASPHEMATEURS SONT QUELQUEFOIS PUNIS DE NOS JOURS

La *Semaine Religieuse* de Tours raconte le fait suivant, arrivé dans ce diocèse en 1830 :

Trois jeunes gens de Châteaurenault (Indre-et-Loire), passant devant une croix, en détachèrent le Christ et en firent le jouet de leur rage satanique; l'un d'eux proposa de le jeter sur la route, afin qu'il fût écrasé par les voitures. Un autre lui creva les yeux. Le troisième fut d'avis de le pendre à une grande

perche servant de balancier pour tirer de l'eau, afin qu'il fût un objet de risée pour tous ceux qui le verraient monter et descendre. Ce fut ce dernier dont la motion impie l'emporta. Le Christ fut donc attaché à cette perche. "Restes-y jusqu'à ce que les vers te mangent!" lui dit l'auteur de ce sacrilège attentat.

Deux ans plus tard, le premier des trois profanateurs fut écrasé par sa charette, le second perdit la vue en souffrant d'intolérables douleurs. Quant au dernier, il fut atteint d'une affreuse maladie où les vers jouèrent un grand rôle. Avant de mourir, il répara le scandale qu'il avait donné avec le plus sincère repentir, et voulut que M. le curé fit en chaire le récit de son crime et de la punition éclatante qu'il n'avait que trop méritée.

Il y avait dans les Pyrénées un savant et digne médecin, qu'on appelait le docteur Fabas. Je ne sais s'il existe encore; c'est de lui, raconte M. Louis Veuillot, que je tiens ce que je vais vous dire, et je ne suis pas le seul qui l'ait entendu.

Le docteur Fabas, vit arriver (aux-Bonnes, je crois), un homme qui portait à la jambe une plaie faite par un coup de feu. La blessure, déjà ancienne, offrait un caractère tout particulier: il s'y formait des vers. Le docteur essaya de faire disparaître au moins ces vers; aucun moyen ne réussit. Le malade lui dit un jour:

"Docteur, restons-en là; ne cherchez plus, je mourrai avec cette horrible incommodité."

— En effet, répondit le médecin, il y a là quelque chose d'extraordinaire. Je n'ai rien vu de tel, quoique je sois vieux, et que beaucoup de cas surprenants m'aient passé par les mains."

Et, pour la vingtième fois, il demanda au malade:

"Où donc avez-vous reçu cette blessure?"

— "En Espagne, comme je vous l'ai dit souvent, reprit celui-ci; mais je ne vous ai point dit pourquoi je ne guérirai pas: je veux que vous le sachiez enfin."

"J'avais vingt ans, poursuivit-il d'une voix hésitante, et nous étions en 93, lorsque je fus forcé de rejoindre un corps d'armée que la Convention envoyait en Espagne. Nous partîmes trois de notre bourgade: Thomas, François et moi. Nous avions les idées de ce temps-là; nous étions incrédules, ou plutôt impies, comme trois petits drôles qui se piquent de suivre la mode.

“La route s'était faite gaiement. Nous allions arriver, lorsque, traversant un village des montagnes, nous vîmes une statue de la Vierge, si vénérée, que, malgré la Révolution et les révolutionnaires, elle était restée sans mutilation sur son piédestal au portail de l'église. L'un de nous eut la malheureuse pensée d'insulter à cette image pour braver “la superstition des paysans.” Nous avions nos fusils. Thomas nous proposa de tirer sur la statue ; François accueillit la proposition par un éclat de rire. Timidement, et craignant de me montrer moins hardi que mes compagnons, j'essayai de les détourner d'un dessein qui m'effrayait au fond du cœur. Je me souvenais de ma mère. . . On se moqua de moi. Thomas chargea son fusil et tira. La balle atteignit la statue au front. François mit en joue à son tour et toucha dans la poitrine.

“ — Allons, me dirent-ils, à toi !

“ Je n'osais pas résister, j'ajustai en tremblant, je fermai involontairement les yeux, et j'atteignis la statue. . .

“ — A la jambe ? dit le médecin.

“ Oui, à la jambe, au-dessous du genou, là où je suis blessé ! Vous voyez bien que je ne guérirai pas.

“ — Après ce bel exploit, nous nous disposâmes à reprendre notre marche. Une vieille femme, qui nous avait vus, nous dit : “ Vous allez à la guerre ; ce que vous venez de faire ne vous portera pas bonheur. ”

“ Thomas la menaça. J'étais fâché de notre action ; François, moins ému que moi, n'était pas disposé à s'en réjouir. Nous empêchâmes notre compagnon de donner suite à son ressentiment et nous achevâmes péniblement la journée, non sans nous être querellés plus d'une fois.

“ Le soir même, nous avons rejoint notre régiment. Quelques jours après, nous rencontrâmes l'ennemi. Je vous avoue que j'allais au feu sans allégresse, et que je pensais à la statue de la Vierge, plus que je ne l'aurais désiré. Cependant tout se passa bien. Nous eûmes un avantage marqué. Thomas se distingua. L'action était finie, l'ennemi en déroute, et le colonel venait d'arrêter la poursuite, lorsqu'un coup de fusil, parti d'un rocher, et qui semblait descendre du ciel, se fit entendre. Thomas tourna sur lui-même et tomba raide, la face contre terre. François et moi nous nous précipitâmes pour le relever. Il était sans vie. La balle l'avait atteint au milieu du front, entre les deux yeux,

à la place où sa balle à lui, quelques jours auparavant, avait atteint la statue. Nous nous regardâmes, François et moi, sans rien dire, plus pâles que la mort.

“ Au bivouac, François était près de moi, il ne dormit point. J’attendais qu’il me parlât pour lui conseiller de faire une prière; mais il garda le silence, et je n’osai pas mettre la conversation sur la pensée qui nous tenait éveillés.

“ Le lendemain, l’ennemi vint en force. Dès que nous l’aperçûmes, François, me serrant la main, me dit :

“ C’est aujourd’hui mon tour, tu es heureux d’avoir mal visé.

“ L’infortuné ne se trompait pas.

“ Cette fois nous fûmes repoussés. Nous avions battu en retraite assez longtemps; François était sans blessure. Vaine espérance! Un coup de feu part d’un fossé où gisait un Espagnol blessé mortellement, et François tombe, la poitrine traversée de part en part. Ah! docteur, quelle mort! Il se roulait par terre, demandant un prêtre. Ceux qui étaient près de lui haussèrent les épaules, et il expira. On le laissa sur le chemin.

“ Dès ce moment, je fus convaincu que je ne tarderais pas à être frappé, et je résolus de confesser mon sacrilège au premier prêtre que je rencontrerais. Par malheur, je n’en trouvai point. Cependant, plusieurs affaires s’étant passées sans mésaventure peu à peu mes terreurs cessèrent, et avec elles mes bonnes résolutions.

“ Quand nous fûmes rappelés en France, j’avais un grade, je ne pensais plus ni au crime, ni au repentir, ni au châtement. Tout me fut rappelé sur la frontière, à un jour de marche du village de la statue. Par un accident inexplicable, un coup de feu parti de nos rangs m’atteignit là où vous voyez. Ainsi s’accomplit la prophétie de la vieille femme, qui nous avait dit après le sacrilège (je l’entends encore) : “ Vous allez à la guerre. Ce que vous venez de faire ne vous portera pas bonheur ! ” Mes deux camarades étaient morts; et je rentrais blessé.

“ Cependant la blessure, au premier aspect, n’offrait rien de grave. Le chirurgien m’annonça que j’en serais quitte pour quelques jours d’hôpital. Je le crus moi-même. Sa surprise fut grande, elle égala mon effroi, lorsqu’il vit s’engendrer dans la plaie ces impérissables vers qui ont déconcerté votre science.

“ Depuis vingt ans, docteur, je traîne cette blessure, essayant de tous les remèdes, et les trouvant tous impuissants. Mais-

quoique je demande à Dieu de me guérir, quoique je l'espère de sa miséricorde, je ne dois pas me plaindre. Je ne me plains pas. Cette blessure a été un remède pour beaucoup d'âmes, pour la mienne surtout. Je n'ignore pas que, si j'arrive au terme de la vie comme il faut arriver, c'est-à-dire chrétien et pénitent, je le devrai à ma terrible blessure. Alors je m'applaudirai d'avoir boité; car je doute de la guérison, mais je ne doute point de la miséricorde, et j'espère fermement mourir dans la grâce de Dieu par l'intercession de Celle que j'ai outragée."

(à suivre)

Page inédite de l'histoire de Charlesbourg

(Suite)

Le 15 juin suivant, la Fabrique modifia la durée de ce contrat et décida qu'il serait en vigueur pendant dix ans. Il fut renouvelé en 1875, 1880 et 1885. Mais depuis 1885, cette formalité n'a pas été remplie, bien que l'école du Trait-Carré soit restée sous le contrôle de la Commission scolaire. En fait, rien n'est substantiellement changé; mais en droit, l'arrangement a pris fin, puisqu'il n'a pas été renouvelé.

C'est à dessein que nous venons de dire que rien n'est substantiellement changé, car depuis 1882 la classe des filles se fait, non plus dans la maison d'école du Trait-Carré, mais au couvent de Charlesbourg.

Après avoir résidé et enseigné deux ans dans cette maison qui a été, pour ainsi dire, le berceau du couvent, les Sœurs du Bon-Pasteur la quittèrent pour aller prendre possession de leur nouvelle maison, et cessèrent d'y faire la classe aux filles. C'est pourquoi, le 22 janvier 1882, le Conseil de Fabrique permit à la Commission scolaire d'accepter la proposition des Sœurs du Bon-Pasteur de faire la classe des filles à leur couvent du Trait-Carré, aux conditions stipulées de part et d'autre, et décida d'ajouter aux honoraires convenus l'intérêt annuel du legs Bédard, pendant deux ans, à compter du jour où aura lieu l'ouverture de la classe des filles. Cet arrangement était dans l'intérêt public, il nous semble, et s'imposait. Néanmoins, il ne fut adopté que par la voix prépondérante du curé, président du Conseil de Fabrique.

Depuis cette époque, la maison d'école du Trait-Carré est restée à l'usage des garçons de l'arrondissement scolaire numéro un. On dit que cette école a été quelques années sur un excellent pied, et que bon nombre d'élèves en sont sortis avec une somme de connaissances qui leur ont facilité l'entrée de carrières assez lucratives, et qui leur permettent de se débrouiller avec honneur. Malheureusement, ces beaux jours ne sont plus qu'un souvenir. L'école du Trait-Carré est tombée en quenouille et le niveau de l'enseignement qui s'y donne, loin de monter, a baissé d'une manière lamentable.

Fatigués de perdre leur temps et leur argent, la plupart des intéressés se sont entendus, en mars dernier, pour remédier à un mal dont leurs enfants sont les victimes. Ils ont donc présenté au Département de l'instruction publique, une requête demandant l'érection de l'arrondissement scolaire numéro un, en municipalité distincte, sous le nom de "Municipalité Scolaire du Trait-Carré de Charlesbourg." Leur requête, fortement motivée, a été recommandée à la sanction du Lieutenant-Gouverneur en conseil, et l'érection de la nouvelle municipalité a été décrétée par une proclamation en date du 10 mai. Les éteignoirs, — il y en a partout — se sont trémoussés en vain et n'ont plus qu'à accepter le fait accompli.

Il y a donc lieu d'espérer maintenant que cette école verra des *jours* meilleurs, et même qu'elle sera avant longtemps placée sous le contrôle d'une communauté de Frères. La maison d'école du Trait-Carré sera probablement le berceau d'une Académie de garçons, comme elle a été, il y a une vingtaine d'années, le berceau d'une Académie de filles, qui façonne admirablement l'élément féminin de la paroisse.

L'école du Trait-Carré n'a pas été la première école de Charlesbourg, qui a été établie sous le règne de M. Le Boullenger, deuxième curé de cette paroisse, comme le démontre le document suivant que nous reproduisons en entier (1).

"Permission donnée pour tenir école en la paroisse de Charlesbourg."

Claude-Thomas Dupuy

"Veu la permission ci-dessus du Sieur de Lotbinière archidiacre de ce diocèse, et le certificat du Sieur Boulanger, curé de

(1) Registre des Ordonnances des intendants, Vol. 12, B. Folio 17.

la Paroisse de Charlesbourg. Nous en conséquence avons permis et permettons au nommé Raymond Bertrand Junceria, natif de Danmazant, etc., d'enseigner en qualité de Mre D École dans l'étendue de la dite Paroisse de Charlesbourg seulement. Enjoignons au D Raymond Bertrand de rendre compte de sa conduite au Sieur curé de la dite paroisse et de ne tenir chez lui qu'une école de garçons seulement, conformément à notre ordonnance du 4 juin dernier et la permission à luy accordée par le dit Sieur de Lotbinière, en foi de quoi nous avons signé ces présentes, icelles fait contresigner par l'un de nos secrétaires et apposé le cachet de nos armes, fait et donné en notre hôtel le seize x bre mil sept cent vingt-sept .”

DUPUX.

En transmettant copie de ce document à Monsieur l'abbé C. Trudelle, Monsieur, T. P. Bédard, alors employé au Département des Terres, ajoutait la déclaration qui suit :

“ Je déclare que c'est la première mention que j'ai vue d'une école particulière établie dans une paroisse dans toutes les archives que j'ai examinées. D'après la teneur du document ci-dessus, il appert que pour tenir une école particulière, les laïques devaient s'assurer de la permission de l'autorité religieuse et civile.

QUÉBEC, 27 Juin 1887.

T. P. BÉDARD.

Jusqu'à preuve du contraire, Charlesbourg peut donc revendiquer l'honneur d'avoir possédé la première école établie dans une paroisse rurale.

D. GOSSELIN, ptre.

Saint-Samuel

Dans le canton de Gayhurst, se trouve la paroisse de Saint-Samuel.

Il faut remonter jusqu'au mois de novembre 1876 pour trouver les premiers documents relatifs à son histoire. — Le canton de Gayhurst était alors une mission naissante, faible comme l'enfant au berceau, pauvre comme toutes les colonies à leur origine. Mais son sol fertile, et surtout le courage de ses colons faisaient prévoir, dès ce moment, que ce centre nouveau devien-

drait avant peu une paroisse florissante où vivrait toute une population heureuse dans ses labeurs, fortifiée par sa foi et bénie de Dieu. La paroisse de Saint-Samuel était, en 1876, desservie par le curé de Saint-Sébastien, le Rvd M. Samuel Garon, aujourd'hui curé de Montauban, universellement connu et estimé dans la province par ses connaissances agricoles et le zèle qu'il a déployé dans l'intérêt de la colonisation. Le 9 novembre 1876, Mgr l'Archevêque de Québec lui écrivait pour l'encourager et lui conseiller de fixer de suite les endroits propices aux sites des futures chapelles dans l'étendue de sa mission. Sur ce désir de Sa Grandeur, il choisit l'endroit actuel de Saint-Samuel, titulaire donné en l'honneur du saint patron de M. Garon, et le site de Saint-Ludger, ainsi dénommé en souvenir de M. l'Abbé Ludger Têtu, compagnon d'étude de M. le curé Garon.

En octobre de l'année suivante (1877) l'Honorable M. Pierre Garneau, alors Ministre des terres de la Couronne, sur la demande de Mgr l'Archevêque, fit accorder des lettres patentes pour les lots sur lesquels sont aujourd'hui construites les églises de ces deux florissantes missions. Le curé actuel, le Rvd M. L.-P. Deschênes, fut nommé le 9 septembre 1887, et c'est sous le souffle puissant de son administration que la paroisse de Saint-Samuel a pris les développements et atteint ce degré de parfaite organisation que l'on y admire.

Composée de jeunes familles, la population s'accrut avec une grande rapidité, au point que onze ans après l'arrivée du premier curé, il fallut songer à bâtir une nouvelle église. C'est le conseil que Mgr l'Archevêque actuel de Québec donna au curé le 27 janvier 1898, et le 29 mars suivant Sa Grandeur émettait un décret de construction pour cet édifice. C'est cette église que notre digne Archevêque a bénite le 28 mai, au milieu d'un nombreux clergé et d'une population pleine d'allégresse et de bonheur.

Je n'hésite pas à dire que la nouvelle église de Saint-Samuel est une des plus belles du diocèse. C'est ravissant : les proportions sont si bien observées, elle est si régulière ! Il n'y a rien à reprendre. La maçonnerie et la pierre sont ce que l'on ne peut trouver de plus beau et de plus solide. Le perron de l'église tout en beau granit, est monumental ; la sacristie est brillante, toute terminée ! Voilà ce que font pour le bon Dieu de pauvres gens de bonne volonté qui agissent dans l'union et la charité !

Oh ! qu'il est bien vrai de dire avec la Sainte Ecriture que Dieu donne sa grâce aux petits de ce monde, qu'il prodigue les biens de l'intelligence, du cœur et de l'ordre surnaturel à ceux qui le servent dans la droiture et la sincérité de leur âme ! Honneur aux gens de Saint-Samuel !

Nécrologie

M. l'abbé Joseph-Tancrède Archambault, ancien curé de Sainte-Monique, décédé à l'Assomption le 22 du courant, était membre de la société d'une messe, section provinciale.

Archevêché de Québec, 25 mai 1900

J.-CL. ARSENAULT, Ptre.

Secrétaire.

Bibliographie

Les enfants de la Veuve, par Tourmentin, avec préface de M. de Marcère, sénateur, ancien ministre. Un beau volume in-18, Jésus..... 3 fr.

— Victor Retaux. Libraire-Editeur, 82 rue Bonaparte. Paris.

De la préface de cet ouvrage nous détachons ce passage : " C'est rendre un sérieux service au pays que de l'éclairer sur l'origine, sur l'organisation, sur les tendances et sur les desseins formels d'une société qui a pris en quelque sorte possession de l'Etat. Je ne puis donc que vous féliciter et qu'engager le pays à lire votre livre qui est propre à l'éclairer sur ce qu'il lui importe, au plus haut chef de savoir. "

Ces paroles d'un homme politique, tel que M. de Marcère, dont les idées libérales sont connues, dispensent de tout commentaire.

Nous nous permettrons d'ajouter que les travaux de ce genre rendent service, non seulement à un pays en particulier, mais à tous les pays, car la Maçonnerie est internationale.

Ce livre pourrait aussi bien s'appeler : *Les francs-maçons peints par eux-mêmes*. L'auteur en effet, sans forcer la note, introduit savamment le franc-maçon, dans son œuvre, à l'aide de multiples documents d'une authenticité absolue : il le fait

parler, gesticuler, étaler lui-même ses appétits et ses actes, avec une précision et une originalité qui ajoutent au récit quelque chose de neuf, d'instructif et de saisissant. *Les Enfants de la Veuve* devront avoir un gros succès d'actualité, au grand déplaisir des hiboux ténébreux de la franc-maçonnerie.

Deux armées! par le R. P. Charruau, de la Compagnie de Jésus. Vol. in-18 Jésus, de 170 pages. Prix : 25 centins. Chez Victor Retaux, Paris, 82 rue Bonaparte.

Ce n'est ni contre le gouvernement anglais, ni contre celui de la République française, mais contre nous-mêmes et contre l'ennemi du salut qu'il nous appelle au combat, et cette guerre-là, nous sommes d'avis qu'on ne saurait trop la recommander. Lisez ce petit livre : il s'adresse aux chrétiens de tous âges et de toutes conditions, à tous ceux qui combattent ici-bas pour la couronne éternelle. *Pourquoi sommes-nous tentés? Comment la tentation rend-elle gloire à Dieu? Comment nous est-elle utile à nous-mêmes? Que faut-il faire avant, pendant, après la tentation?* Toutes ces questions si pratiques sont traitées par l'auteur avec méthode, précision et clarté. Un style alerte et vivant, qui sait mêler à propos le raisonnement et le récit, soutient jusqu'au bout l'attention du lecteur.

Ces pages, lues et méditées, inspireront aux âmes généreuses une horreur plus vive du péché et leur suggère d'utiles moyens pour assurer la victoire.

Calendrier

3	DIM	r	Pentecôte 1 ^e cl. Oct. <i>privily</i> . Kyr. royal. II Vêp. de la fête.
4	Lundi	r	} De l'oct., <i>dbl.</i> 1. cl.
5	Mardi	r	
6	Mercre.	r	Jeune, Quatre-Temps. De l'Octave.
7	Jeu'di	r	De l'Octave.
8	Vend.	r	Jeune, Quatre-Temps. De l'octave.
9	Sam'd.	r	Jeune, Quatre-Temps. De l'oct. Fin du Temps pascal.

Memento hebdomadaire

QUÉBEC. — Les Quarante-Heures auront lieu à l'Hôpital-Général, le 3; à Saint-Jean Port-Joly, le 4; à Saint-Pamphile, le 5; à Saint-Honoré, le 7.